

Míkel de EPALZA, *Los moriscos antes y después de la expulsión*. Editorial MAPFRE, S.A., Madrid, 1992. 312 p.

Dans ce volume intitulé : « Les morisques avant et après l'expulsion », l'auteur nous présente un état complet et actuel de la recherche sur les morisques considérés comme une ethnie particulière. L'auteur rappelle que l'on possède de très nombreux documents à leur sujet, provenant aussi bien des archives d'État que des archives ecclésiastiques, municipales ou notariales et du tribunal de l'Inquisition, d'Espagne surtout, et également d'Italie, du Vatican et des pays de l'ancien Empire ottoman.

Une fois énumérés les principaux historiens et les centres de recherche et de publications spécialisés sur la « moriscologie », puisque ce terme existe, M. de Epalza rappelle l'origine des morisques, les derniers musulmans d'Espagne, distincts des mudejars ; beaucoup de ceux-ci étaient d'ailleurs devenus des morisques, des convertis.

Comme l'indique le titre, l'ouvrage est partagé en deux parties : les morisques en Espagne avant l'expulsion du territoire hispanique en 1609-1614, et les morisques après leur expulsion, dans leurs pays d'accueil. Dans la première partie, tout un chapitre est consacré à la répartition géographique de ces individus en Espagne (l'ouvrage d'Henry Lapeyre, *Géographie de l'Espagne morisque*, Paris, 1959, est fréquemment cité) au XVI<sup>e</sup> siècle : on les trouve en Aragon, dans le royaume de Valence, en Andalousie, en Castille où furent expulsés les morisques de Grenade en 1571-1572 après la guerre de Las Alpujarras, en Estrémadure d'où viendront à Salé-Rabat les célèbres Hornacheros. Suit le statut juridique des dits morisques qui dépendait en grande partie des circonstances de leur baptême forcé ou accepté, et partant de leur assimilation plus ou moins réelle à la société chrétienne. Tous ces nouveaux convertis vivaient en groupes, et conservaient un lien spirituel avec l'islam dont ils suivaient, en secret, les principaux préceptes. À côté de l'arabe, ces populations connaissaient le castillan, sauf les Grenadins qui étaient « monolingües árabehablantes ».

Quelles furent les causes de leur expulsion définitive au début du XVII<sup>e</sup> siècle ? Là encore M. de Epalza fait la synthèse de ce que l'on connaît à ce sujet : à Rome on n'en voyait pas la nécessité, et on recommandait plutôt une prédication plus intense ; ce fut probablement le clergé espagnol qui poussa le monarque Felipe III à cette décision.

La seconde partie de l'ouvrage traite des morisques après leur expulsion, de ce qu'ils devinrent dans les pays où ils s'étaient réfugiés. Au Maroc où ils s'étaient installés surtout dans les zones urbaines, ils formèrent le parti des Andalous avec lequel dut souvent compter le pouvoir chérifien. Intéressant est le chapitre sur les morisques en Algérie où les Andalous venaient déjà depuis longtemps, bien avant l'expulsion ; une distinction existait toutefois entre eux : d'une part il y avait le groupe des Grenadins, et de l'autre les Tagarins, originaires d'Aragon. L'installation des morisques en Tunisie est la mieux connue : à la différence des morisques débarqués au Maroc et en Algérie, la grande majorité de ceux qui émigrèrent en Tunisie, n'y vinrent qu'après la grande expulsion. À noter qu'il y eut divers morisques qui se fixèrent dans certaines régions de l'Empire ottoman (Istanbul, Anatolie, Égypte), aussi bien qu'en Italie et même en France.

L'ouvrage de M. de Epalza a le grand mérite de résumer et de rassembler en un volume tout ce que l'on connaît de l'histoire de ce groupe humain, longtemps oublié. Grâce à cet auteur, nous

pouvons suivre l'exode des morisques et, grâce aux notes importantes, savoir quelles sont les nombreuses études à eux consacrées depuis ces dernières années.

Chantal de LA VÉRONNE  
(EPHE, Paris)

*Le Maroc et l'Atlantique*, coordonné et présenté par Abdelmajid KADDOURI, publications de la faculté des lettres et des sciences humaines, Rabat. Série Colloques et Séminaires, n° 21, Rabat, 1992. 222 p.

Saluons la rapidité avec laquelle ont été mis à la disposition des chercheurs les actes d'une table ronde organisée à Marrakech par la faculté des lettres de Rabat du 17 au 20 janvier 1991.

J.L. Miège, partant du constat que « l'histoire maritime est la parente pauvre de l'histoire marocaine » et que « les images et les stéréotypes liés à la course barbaresque ont masqué les réalités profondes, ... écarté les interrogations et débats sur les véritables questions », suggère d'appliquer au Maroc des méthodes qui ont donné de bons résultats. En premier lieu, traiter les archives des ports européens par l'informatique pour en extraire ce qui concerne le Maroc. Il faut aussi préciser le sens du vocabulaire maritime arabe, connaître les gens de mer par une anthropologie maritime plus difficile à réaliser, faute de sources, au Maroc qu'en Europe. Enfin étudier les navires, les structures économiques qui soutiennent la navigation et l'impact des activités maritimes sur l'ensemble de l'économie. Il invite à participer au renouvellement de la recherche dans le domaine de l'histoire maritime.

Halima Ferhat, qui s'était demandée dès 1979 « pourquoi le Maroc n'a pas eu de flotte marchande alors que la flotte militaire a eu son heure de gloire ? », s'est préoccupée ici de l'Océan dans l'imaginaire marocain médiéval : démons et merveilles. Mais n'en trouve-t-on pas à foison dans l'Occident chrétien ? Ont-ils empêché ou freiné l'élan des Marocains des côtes atlantiques ?

El-Houssine El-Moujahid reprend le vocabulaire maritime berbère pour tenter, à partir d'une archéologie de la langue, de répondre aux questions qui se posent sur l'activité maritime des Berbères du Sous. Devant la maigreure de sa récolte, il se garde de conclure trop vite soit à une marginalité de la pêche, soit à une négligence des lexicographes berbétisants.

Simon Lévy, constatant la place des hispanismes dans l'arabe parlé au Maroc, s'attache à montrer comment les mots importés se sont fait leur place. Les ports, voies privilégiées, ont été fréquentés surtout par des Ibériques, de sorte que l'espagnol, le castillan, a servi de langue tampon, de filtre : les termes du vocabulaire commercial ou technique international ont pris un pli espagnol. La phonétique permet d'approcher l'âge de certains emprunts. La part importante du vocabulaire marin commun aux peuples qui entourent la Méditerranée ne fait que confirmer qu'elle a été un lieu d'échanges très actif.

Abdelmajid Kaddouri attire l'attention sur ce qu'on peut tirer d'un *Kunnaš* du XVIII<sup>e</sup> siècle, recueil factice de documents sur la comptabilité du Trésor de Salé, ou rôles indiquant les noms des marins, leur paie et l'origine de celle-ci. A. K. a complété ces données par un manuscrit sur les grandes familles de Salé qui fournit quelques renseignements sur des capitaines.